

À Venise, un vampire

Les Vénitiens du XVI^e siècle ont-ils dû lutter contre les spectres suceurs de sang ? C'est la question que se sont posée les archéologues après avoir mis au jour les ossements d'une femme avec une brique enfoncée dans la gorge...

PAR LAURENT VISSIÈRE

Des vampires ont-ils terrorisé Venise à la Renaissance ? C'est ce que laisse entendre le squelette d'une femme, retrouvé au cimetière du Lazzaretto Nuovo, une petite île qui, durant les XVI^e et XVII^e siècles, servit d'hôpital de quarantaine. Avant de la jeter dans la fosse commune, on lui a en effet enfoncé une brique dans la bouche. Rituel aussitôt défini comme « anti-vampirique » par Matteo Borrini, un chercheur en mal de notoriété. Un reportage du *National Geographic* montre l'archéologue mener une véritable enquête policière pour déterminer qui était réellement la « vampire de la lagune ». Il fait intervenir non des historiens mais des criminologues et des médecins légistes : il aimerait savoir à quoi elle ressemblait (un faciès spécial ?), d'où elle venait (une migrante ?), si elle avait été assassinée (avec un pieu ?). Hélas, les techniques de reconstitution faciale dévoilent, non le portrait de quelque médiévale Vampirella, mais une femme d'une soixantaine d'années, visiblement italienne (ce que confirme d'ailleurs l'analyse ADN) et probablement morte de la peste. Bref, rien qui rappelle, même de loin, le vampire aux canines proéminentes,

tel qu'on en voit au cinéma. À cela, rien d'étonnant. On ne parle pas encore de vampirisme à la Renaissance – le terme n'apparaîtra qu'au XVIII^e siècle –, et ceux qui ont brutalisé ainsi la défunte ne pensaient certainement pas qu'elle pût se relever la nuit pour séduire les vivants et sucer leur sang ; ils ne lui ont pas rempli la bouche d'ail, percé le cœur d'un pieu ni coupé la tête. Mais ils n'en ont pas moins cherché à l'empêcher de nuire.

Des mâcheurs de linceul

Pour une raison inconnue, cette femme fut suspectée au moment de son trépas d'être une « mauvaise morte ». Elle risquait donc de ne pas trouver le repos éternel et de continuer à mener, sous terre, un simulacre de vie en mâchant son linceul... Le phénomène des « mâcheurs », attesté en Pologne dès le

XIV^e siècle, tendit à se diffuser ensuite dans toute l'Europe centrale et orientale, notamment dans les Balkans – des régions avec lesquelles Venise entretenait d'étroits rapports. Dans le fameux *Marteau des Sorcières* (1486), les inquisiteurs Jakob Sprenger et Heinrich Institoris racontent que, dans une bourgade décimée par une épidémie, « le bruit courait qu'une femme morte entermée avait petit à petit mangé le linceul dans lequel elle avait été ensevelie, et que l'épidémie ne pourrait cesser tant qu'elle n'aurait pas mangé le linceul entier et ne l'aurait pas digéré ». La croyance transcende les clivages religieux : le pasteur Martin Böhme écrit en effet à propos d'une peste qui ravagea l'Empire en 1553 : « Dans les temps de pestilence, nous avons appris que des morts, surtout des femmes, emportés par la peste, ont mâché dans leur tom-



FOTOTECA GILARDI/ALG-IMAGES

dans la lagune?

beau, faisant le même bruit qu'une truie qui s'alimente; et la peste s'est accrue simultanément». Auteur du premier traité en français sur les vampires (1751), dom Calmet donne quelques précisions sur ce mal: «Une personne se trouve attaquée de langueur, perd l'appétit, maigrit à vue d'œil, et au bout de huit ou dix jours, quelquefois quinze, meurt sans fièvre ni aucun autre symptôme que la maigreur et le dessèchement. On dit en ce pays-là que c'est un revenant qui s'attache à elle et lui suce le sang. De ceux qui sont attaqués de cette maladie, la plupart croient voir un spectre blanc qui les suit partout, comme l'ombre suit le corps.» Et ce n'est qu'un début, car les décès s'enchaînent ensuite de plus

en plus vite. Les paroissiens doivent alors réagir: ils ouvrent la tombe d'où sortent les grognements, découvrent un corps en bon état, le teint frais, le sang vermeil, et des morceaux de linceul plein la bouche...

On a bien sûr essayé de trouver des explications rationnelles: dans certains cas, il pourrait s'agir de personnes enterrées vivantes et qui, se réveillant soudain, ont essayé de se dépêtrer du linceul avec leurs dents et leurs ongles. Plus prosaïquement, les sucres de décomposition, qui coulent par la bouche et le nez, mais aussi les rats, peuvent ronger les tissus légers. Mais ces récits témoignent surtout d'une peur abjecte, liée le plus souvent à un contexte épidémique. Le premier mort d'une famille – le premier contaminé en fait – semble entraîner magiquement dans la tombe tous ses proches: il faut donc essayer de rompre ce lien surnaturel et néfaste, en le tuant une seconde fois. En général, on lui tranche la tête à coups de bêche, on peut aussi lui planter un pieu dans la



poitrine ou le brûler. Les rituels vampiriques prennent ainsi forme! Quoi qu'il en soit, mieux vaut prévenir que guérir. Quand on estime que tel cadavre risque de se transformer en un dangereux mâcheur, quelques précautions s'imposent: l'enterrer face au sol (il ne pourra ainsi manger que de la terre), lui lier les mâchoires ou lui enfoncer dans la bouche une pierre ou une brique, rendant impossible toute mastication post mortem. 



Mort de faim ! La notion de « vampire » n'existait pas quand la défunte de Venise (3) s'est vu enfoncer une brique dans la bouche au XVI^e s. Elle ne voit le jour que deux siècles plus tard comme dans ce premier ouvrage du genre (2) paru en France en 1751. En revanche, les contemporains étaient terrifiés par les « mâcheurs » de linceul, peut-être dû à l'enterrement de personnes encore vivantes (1), d'où ce rituel.